

LA BRIDE ET LA SELLE.

CHRONIQUE.

Je me suis mêlé, en curieux, à tous les autres curieux qui composaient hier, en majeure partie, la grande foule d'affamés manifestant en face de l'hôtel de ville. J'y ai rencontré un de mes amis, ouvrier honnête, intelligent, instruit, très habile mécanicien, électricien, etc., etc., que je n'avais pas vu depuis longtemps.

—En quelle qualité es-tu ici, lui dis-je? comme manifestant ou comme curieux?

—Ni l'un, ni l'autre, me dit mon ami. Je suis ici en philosophe. J'ai voulu voir à l'œuvre encore une fois les tireurs de ficelles et s'agiter les pantins qu'ils font mouvoir. C'est un spectacle toujours intéressant pour moi, plus intéressant même aujourd'hui que je sais par expérience ce que l'on ressent quand on danse au bout de la ficelle.

—Que veux-tu dire?  
—Ah! journaliste, mon ami, tu voudrais bien me faire, jaser, hein? te conter ma petite expérience personnelle, afin d'en faire un petit potin suffisamment scandaleux pour attirer l'attention de tes lecteurs, avec accompagnement de gros titres et de quatre ou cinq sous-titres. Mais je n'aime pas à me mettre en scène, tu sais, et c'est inutile.

—Tu me juges bien mal, mon garçon; je suis journaliste, ça, je l'avoue; mais pas reporter, entends-tu? C'est le reporter qui est l'indiscrétion personifiée; moi, je suis chroniqueur! C'est la fait toute la différence du monde. Quand on se permet une indiscrétion sous forme de chronique, on le fait de manière à ne compromettre personne.

—Eufin, je lui en dis tant et tant que je finis par lui arracher son histoire.

—Qui lui bien embarrassé après cela? Ce fut un petit chroniqueur de ma connaissance qui avait promis de rapporter la chose sans compromettre personne.

Le moyen de tenir parole sans casser les vitres!

Après avoir longtemps réfléchi, je m'avisai d'un expédient.

Il consiste à mettre la chose sous forme d'un conte arabe.

On peut en prendre à son aise avec les sultans, les vizirs et toutes les autorités d'un pays lointain et qui, d'ailleurs n'est pas désigné.

Pas de danger que les personnalités mis en cause viennent nier (avec indignation) les accusations de mon ami.

Premier avantage.

Le public intelligent fera du conte arabe l'application qu'il voudra. Chacun, se croyant le plus fin, sera satisfait: résultat superbe.

L'idée me parait ingénieuse, pour ne pas dire géniale, ce qui blesserait ma modestie.

Voici donc, déguisé en conte arabe l'histoire de mon ami, que j'appellerai Hassan, pour la couleur locale.

—Le sultan Amrou aimait avec passion non seulement les chevaux, mais tout ce qui les touche. Une bonne partie de ses loisirs royaux était employée à façonner des mors, des brides, des selles et toutes les autres parties du harnachement du cheval. Ce goût du souverain, bien connu de ses sujets, donna à Hassan l'idée de travailler au perfectionnement de la bride.

La bride perfectionnée, il la passa à son bras et se rendit à la capitale.

—Si je puis seulement aborder Amrou, pensait-il, ma fortune est en bonne voie. Il est impossible que Sa Hautesse ne soit pas frappée de mon invention et ne la récompense pas royalement.

La difficulté était de parvenir jusqu'au pied du trône. A la première porte du palais, Hassan rencontra un gardien qui lui demanda ce qu'il voulait au sultan.

—Je désire répondre Hassan, lui montrer un petit perfectionnement que j'ai fait à cette bride.

—Tu n'iras pas plus loin, répondit le gardien de la porte, à moins que tu ne t'engages par serment à me donner le quart de la récompense que tu recevras du sultan.

Hassan trouva la demande fort injuste, mais il garda cette

réflexion pour lui, fit le serment réclamé, et franchit le seuil de la première porte.

—Que veux-tu au Sultan? lui dit, à quelques pas de là, le gardien de la seconde porte.

—Montré à Sa Hautesse un petit perfectionnement que j'ai fait à cette bride.

—Tu n'iras pas plus loin, à moins que tu ne t'engages par serment à me donner le quart de la récompense que tu recevras du sultan.

Hassan fort découragé et scandalisé prêta ce second serment, si semblable au premier, et continua sa marche.

—Il me restera toujours, pensait-il la moitié de la récompense.

Malheureusement il y avait encore deux portes à franchir. Même demande à chaque porte, même réponse, même serment prêté. Lorsque le pauvre Hassan fut arrivé au pied du trône, sa bride au bras, il ne travaillait plus que pour la gloire. Quant à l'intérêt et au lucre, il y était aussi insensible que peut l'être le derviche le plus détaché des biens de ce monde.

Amrou reçut très bien Hassan examina sa bride en connaisseur, fit du perfectionnement des éloges mêlés de critiques, et finalement congédia l'inventeur avec un cadeau de cent sequins.

Il fallut s'exécuter et remettre vingt cinq sequins à chacun des gardiens. Ces quatre officiers prirent cette somme et la mirent dans leurs poches sans même le remercier.

—Et voilà comme, ajouta mon ami, ce que l'on ressent lorsque l'on est exploité, pillé, dévalisé par les gardiens du palais. Et voilà pourquoi Hassan ne travaille plus pour le sultan.

—Ton conte finit mal, lui dis-je, veux-tu me permettre d'y ajouter un épilogue?

—Voyons l'épilogue;

—Trois mois plus tard, Hassan se présenta à la première porte du palais d'Amrou, une selle toute neuve sur le dos.

—Que veux-tu au Sultan? dit le gardien.

—Montré à Sa Hautesse un petit perfectionnement que je viens de faire à cette selle.

—Tu n'iras pas plus loin à moins que tu ne t'engages par serment à me donner le quart de la récompense que tu recevras.

—N'est-ce pas un peu trop? hasarda timidement l'homme à la selle.

—Je crois que tu répliques! s'écria le gardien.

—Non! non! se hâta de dire Hassan, vous aurez ce que vous demandez.

—A la bonne heure!

Les choses se passèrent de la même façon aux trois autres portes, et Hassan parvint au pied du trône. Il fut mieux reçu encore que la première fois, et Amrou ordonna à son trésorier de lui compter sur le champ deux cent sequins.

—Seigneur, dit Hassan, vous comblez mes vœux si au lieu de me donner deux cents sequins votre bon plaisir était de me gratifier de deux cents coups de bâton.

—Tu veux rire? dit le sultan.

—Non, Seigneur, et c'est à genoux que je vous supplie de me faire cadeau de deux cents coups de bâton vigoureusement administrés.

—Cet homme est fou, pensa le sultan Amrou, ou bien c'est un mauvais plaisant qui me manque de respect. On n'est pas fou lorsqu'on perfectionne de la sorte les selles et les brides. C'est donc un impertinent et je vais le châtier. Hafiz dit-il à l'exécuteur, conduis cet homme en prison et administre lui deux cents coups de bâton.

A peine cet ordre était-il donné que Hassan se hâta de prendre la parole et de raconter les exactions des quatre gardiens.

—Bon! je t'attends là me dit mon ami, continue.

—Amrou fut stupéfait: il était convaincu que ceux qui veillaient aux portes de son palais étaient les quatre plus honnêtes portiers de son empire.

Hafiz, dit-il, va me chercher ces coquins et amène-les pieds et poings liés.

Quelques minutes plus tard, les gardiens arrivèrent plus morts que vifs au pied du trône.

Vous avez, dit Amrou, exigé de Hassan qu'il vous cédât à chacun le quart de la récom-

pense que je lui donnerais. Il m'a demandé deux cents coups de bâton. C'est donc cinquante coups qui reviennent à chacun de vous. Va! Hafiz.

Et l'exécution eut lieu sur le champ. Leurs biens qui étaient considérables furent confisqués au profit du Sultan. Hassan reçut mille sequins et fut nommé gardien en chef de toutes les portes.

Ce dénouement me dit mon ami, n'est pas de notre fin de siècle. Tu es bien en retard, pour un journaliste.

Eh bien! voyons ton dénouement fin de siècle.

—Amrou ne fut pas stupéfait le moins du monde. Il regarda Hassan avec mépris et lui dit: Ton accusation est très grave. Ou sont tes témoins? Quelle est ta preuve?

Hassan n'avait que sa parole. Les gardiens avaient eu grand soin de ne pas lui faire leurs conditions devant témoins. Toutefois, pour faire parade de justice, le sultan institua une enquête. Les gardiens qui, eux mêmes, donnaient le quart de leur salaire aux vizirs, prouvèrent devant ces dignitaires constitués en cour de justice que Hassan avait tenté de les séduire pour finir, ce fut le pauvre Hassan qui reçut les coups de bâton.

Je le demande à mes lecteurs, quel est le dénouement le plus vraisemblable?

PIERRE QUIROULE.

DOUX PAYS.

Mon oncle Etienne passe sa vie à tracer des sillons à faucher des prés, à récolter des moissons et à faire ses prières.

C'est un homme aux mains calleuses, aux rondes allures et à l'intelligence très vive.

Il lit la Croix, que je lui envoie très régulièrement; et son voisin, M. X..., (un gros bonnet), le fait asseoir à côté des plus illustres citoyens des alentours.

C'est ainsi que mon oncle Etienne, il n'y a pas trois jours, se trouvait chez son voisin X..., entre un journaliste rouge sang dont il est inutile que vous connaissiez les noms.

Chacun parlait à son tour dans cette maison bien rangée, et quand ce fut le tour de mon oncle, il commença ainsi:

—Eh! bien, messieurs, je vais vous conter une histoire.

Il y avait une fois un empereur et son empire, et cet empereur faisait le malheur de cet empire.

Toutjours de nouveau impôts, de nouvelles persécutions.

Et la distribution des charges se faisait de telle manière que les citoyens les plus utiles, les laborieux, écrasés sous le poids ne pouvaient plus gagner leur vie.

Dans cet empire là, on mourait de faim couramment, et il se commettait tant de crimes que les prisons ne pouvaient plus suffire à loger voleurs et assassins.

—Ah! le tyran! dirent ensemble les deux rédacteurs. Du reste, voilà bien les empereurs! Continuez.

Il arrivait parfois que le peuple, sentant le joug trop lourd essayait de le secouer.

Mais l'empereur riait dans sa barbe et continuait de plus belle à écraser ses malheureux sujets.

Il avait, du reste, un moyen de calmer les plus terribles, et ce moyen réussissait toujours.

Vous appelez ça un truc, je crois.

Le voici: L'empereur s'était procuré trois statues en marbre blanc, d'une beauté extraordinaire. Il avait donné des noms à ces statues: l'une s'appelait Liberté, l'autre Egalité et la troisième Fraternité.

Chose bizarre, curieuse, comme vous voudrez, ces trois déesses présentées au peuple le captivaient subitement et lui faisaient oublier la tyrannie impériale.

Au premier signe d'une révolte, vite les trois statues étaient portées sur les lieux et les citoyens de crier: Vive la liberté! Vive l'égalité! Vive la fraternité!

—Tas d'imbéciles, gemirent les deux journalistes.

Mais voici bien une autre affaire.

L'empereur, un beau jour, fait appeler ses ministres et leur tient ce langage:

—Voici mes ordres. Je veux qu'à l'avenir tous les enfants riches de mon royaume étudient le livre merveilleux:

L'Art d'être heureux. Quant aux enfants pauvres, je leur interdix même d'apporter ce livre dans mes écoles: ils ne doivent pas connaître l'Art d'être heureux, jamais, jamais. De plus, les enfants du peuple seront partagés en deux catégories: les enfants qui ont l'œil bleu et les enfants qui ne l'ont pas. Aux premiers, on donnera casquettes, vestes pantalons, chausures, pain et livres. Aux autres, on ne donnera rien du tout, ce qui n'empêchera pas leurs parents d'avoir à payer exactement leurs impôts et à mourir pour moi sur les champs de bataille.

—Il n'est pas injuste de puiser dans la bourse de tous au profit d'une catégorie de citoyens.

—Ah! le monstre! rugirent les deux journalistes.

La loi fut exécutée dans toute l'étendue de l'empire, aux applaudissements des députés, des journalistes et des gros bourgeois.

Ce qui arriva, vous le devinez.

Les enfants qui n'avaient pas l'œil bleu eurent faim toute l'année, et, par dessus le marché, grelottèrent en hiver pendant que leurs petits camarades joutissaient de tous les secours.

Devenus grands, comme ils n'avaient pas appris l'Art d'être heureux en demeurant honnêtes, ils se firent socialistes et anarchistes, puis voleurs et assassins, disant: Pourquoi les uns ont-ils tout et les autres rien?

Et pendant ce temps-là, le peuple, de plus en plus superstitieux, continuait à se prosterner devant les trois déesses, de plus en plus sourdes et muettes.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où des hommes d'intelligence et d'énergie jurèrent de délivrer leurs concitoyens.

Ces braves se mirent courageusement à la tâche. Par la parole, par le livre, par le journal, par la prière, ils firent tant et si bien que le peuple, enfin éclairé, secoua le joug du tyran et reçut les bienfaits de la civilisation chrétienne.

—Honneur à ces bons citoyens! disent les deux journalistes.

Et mon oncle Etienne de reprendre.

—Oui, messieurs; honneur à ces bons citoyens!

Mais, n'est-ce pas, vous avez remarqué combien a des rapports avec la situation actuelle de notre France l'histoire que je viens de vous conter...

La tyrannie est aujourd'hui incarnée dans la franc-maçonnerie qui nous gouverne. C'est elle qui, en empêchant l'influence bienfaisante de la religion a créé de nombreux impôts promulgués les lois scolaire et militaire, propagé la mauvaise presse, etc., etc.

L'Art d'être heureux c'est le Catéchisme. Ce livre est dans les mains des enfants riches, au lycée; il est enlevé aux enfants du peuple qui fréquentent l'école primaire.

Les enfants aux yeux bleus, ce sont les élèves pauvres des écoles laïques: tout pour eux!

Les autres, ce sont les élèves pauvres des écoles libres: rien pour ces malheureux!

Il y a donc deux catégories d'enfants en France.

—C'est injuste!" a dit M. Dupuy.

—C'est criminel et barbare, dis-je, moi.—La Croix de Lot et Garonne.

\$300,000 DECOUVERT AU MEXIQUE

New York 19—On mande de San Luis Potosi, Mexique, qu'un trésor se composant de \$300,000 en pièces espagnoles a été découvert dans une caverne s'ouvrant dans un ravin, à quelques milles à l'est de cette ville.

On suppose que cette argent a du être caché par des bandits ou des moines.

Suivant la loi, la moitié de la somme sera confisquée par le gouvernement.

L'HIVER ARRIVE!

—XXX—

Il vous faut tenir votre maison chaudement et d'une manière confortable.

Essayez une de nos Fournaises à air chaud.

Les meilleurs sur le marche.

Nous avons une grande quantité de MORUE de première qualité.

The, Tabac, Sucre, Melasse, etc. etc.

Nous garantissons de vous donner satisfaction.

VENEZ NOUS VOIR

A. J. Bernard.

Mutual Reserve Fund Life Association of NEW YORK.

The First and Best Insurance Association; Gives Insurance at Cost; Total Business nearly \$300,000,000. Paid newly \$3,000,000 in 1893, to increase members; conducted on the Best Plan.

AGENTS wanted to canvass the province of Prince Edward Island. The most liberal terms offered. Address: G.E.O. P. THOMAS, SPECIAL AGENT FOR P. E. Island, Montreal and Summerside.

June 7th '94—11

CASH CASH

I will pay cash for 10,000 Bushels of Black Oats delivered at my Warehouse during the first of this winter. I also want 10,000 Cash Customers to buy goods at my Store as I am bound to sell cheap in order to get the cash trade and those who have not paid up their old accounts I want them to pay up without delay.

THOS. WILKINSON, ALBERTON.

Dec. 8th. 1894.

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SECHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.

RUSTICOVILLE, I. P. E.

Oct. 12. '94.



REGULATE THE

STOMACH, LIVER AND BOWELS, PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tabules contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 25 cents. Address THE RIPANS CHEMICAL CO., 10 Spruce Street, New York City.

A PIANO AND ORGAN BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Estab. nearly 30 yrs.) Washington, N. J.